

POINTS OF ENTRY

Hettie Judah : « Les artistes pensent souvent qu'ils doivent cacher leur parentalité au monde de l'art. »

Bonjour ! Je suis Katie Kheriji-Watts et vous écoutez Points of Entry - une conversation sur la réinvention des organisations culturelles dans un monde qui change rapidement.

Mon invitée aujourd'hui est [Hettie Judah](#), une journaliste et critique d'art basée à Londres. Elle est l'autrice d'un nouveau livre *How Not To Exclude Artist Mothers (and Other Parents)* qui examine les difficultés et les discriminations auxquelles les artistes font face quand ils ont des enfants. Nous avons parlé du fait qu'il s'agit d'un sujet international, de ce dont les artistes ayant des responsabilités familiales pourraient avoir besoin lorsqu'ils voyagent pour leur travail, et de ce que les organisations culturelles pourraient faire pour mieux s'adapter aux parents.

Je suis ravie de dire que cet épisode est une commande d'On the Move, une plateforme d'information et un réseau de coopération internationale qui soutient la mobilité des artistes et professionnel·le·s de la culture. En complément de cet épisode, On the Move a commencé à compiler une liste de ressources au croisement de la parentalité et de la mobilité. Et l'organisation m'a aussi aidé à créer une transcription écrite de ma conversation avec Hetti et une traduction en français de cette transcription. Tout cela est disponible gratuitement à on-the-move.org.

Hettie Judah

J'ai longtemps vécu en Turquie et mon père est issu de la communauté juive baghdadi d'Inde, c'est pourquoi les plats que je cuisine sont généralement d'inspiration moyen-orientale, orientale et méditerranéenne.

Katie Kheriji-Watts

Ça donne l'eau à la bouche !

Alors Hetti, vous dites venir d'une famille d'artistes. À quoi ressemblait votre enfance ?

Hettie Judah

En fait, mes parents n'étaient pas artistes, mais mon arrière-grand-mère, elle, a fait partie de la première génération de femmes en Grande-Bretagne à suivre une formation à la Royal Academy of Arts. On trouve même une fantastique photo de son année d'admission, en 1907 il me semble. Elle aurait été l'une des premières femmes à étudier le nu de manière académique en Grande-Bretagne, ce qui est assez extraordinaire. J'ai donc grandi entourée de ces étonnantes études de nu•e•s grandeur nature dans les différentes maisons de ma famille. Pour moi, c'était juste mon environnement normal. En entrant dans le monde de l'art, j'ai réalisé qu'en fait, c'était assez spécial. J'ai également eu la chance d'être emmenée par plusieurs de mes tantes voir des expositions et de me construire dans un contexte très créatif.

Katie Kheriji-Watts

J'avais envie de savoir comment vous décririez l'attitude générale à l'égard des parents et de l'éducation des enfants durant vos jeunes années.

Hettie Judah

Encore une fois, c'est très difficile de prendre de la distance par rapport à quelque chose qui a accompagné votre évolution ; c'est votre norme, vous vous êtes construit•e autour de ça. J'ai maintenant 50 ans, c'est donc très loin pour moi. Et franchement, je n'étais peut-être même pas encore consciente de la culture parentale quand j'étais moi-même jeune maman.

Pour ce qui est de ma propre parentalité, j'étais enceinte à la fin des années 1990, une décennie horrible pour le féminisme. Au Royaume-Uni, nous avons connu un phénomène connu sous le nom de « new lad ». En tant que jeune femme, cela supposait sortir, se saouler, prendre part aux blagues sexistes, montrer ses seins et se comporter comme le dernier des rustres de la culture masculine de l'époque. Cette ère de féminisme permettait aux hommes de s'adonner à de nombreuses activités très misogynes. Avec cette idée (en tout cas au Royaume-Uni, je ne sais pas si c'était le cas ailleurs) que vous étiez censée dire quelque chose du genre : « Être mère ne va pas me changer. Je vais continuer à être la même personne qu'avant ». Dire que vous appréciez être mère ou que vous aimiez vos enfants n'était pas vraiment à la mode. En tant que jeune femme, l'idée était surtout d'avoir un bébé puis de retourner faire la fête, descendre des pintes et redevenir un gars parmi les autres, parce que laisser l'expérience de la maternité vous changer n'était pas du tout « cool » ou avouable. On peut dire qu'il n'existait pas de culture maternelle enrichissante et encourageante lorsque j'étais jeune maman.

Katie Kheriji-Watts

Une chose m'intéresse beaucoup, c'est cette idée qu'on n'est pas censé•e laisser la maternité nous changer, ou même qu'on aurait un quelconque choix en la matière. Si vous me permettez de vous poser la question, le fait d'être mère a-t-il eu un impact sur ce que vous vouliez écrire ou sur votre façon d'aborder l'écriture ?

Hettie Judah

En fait, pas du tout. Jusqu'à maintenant, n'avais jamais écrit sur le fait d'être parent ou mère. Je n'étais pas vraiment engagée dans une quelconque écriture à la première personne. Je pense que ça a vraiment évolué. Il y a eu un changement générationnel au cours de ma carrière d'écrivaine. J'ai commencé à écrire sur l'art dans les années 1990, dans le sillage de Roland Barthes et de ce concept de la mort de l'auteur, de l'idée que l'on était censé séparer l'art de la personnalité de l'artiste et que toute réponse à la première personne n'était pas particulièrement intéressante ou valable. De ce fait, lorsque vous écriviez sur des sujets culturels, c'était toujours dans cette perspective supposée plutôt objective à laquelle vous apportiez, bien sûr, vos propres connaissances et expériences, mais sans y inviter votre expérience de vie. Vous savez sans doute qu'il y a eu cette énorme vague d'écriture autobiographique, au cours des dix dernières années je dirais, très différente de l'époque à laquelle j'ai grandi. Je ne me suis donc certainement pas inspirée de ma propre expérience pour produire. Et je n'ai donc pas du tout écrit sur la parentalité.

Katie Kheriji-Watts

Jusqu'à aujourd'hui ! Mais d'après ce que j'ai compris, avant de vous lancer professionnellement dans l'écriture, vous avez fait vos études universitaires à Glasgow, où vous êtes beaucoup montée sur scène et avez dirigé un festival artistique. Qu'est-ce que ces expériences vous ont enseigné sur le travail dans le monde des arts ?

Hettie Judah

La scène m'a beaucoup amusée. C'était évidemment avant l'horreur du Brexit. En tant qu'étudiante en Grande-Bretagne, j'ai eu l'occasion de voyager en Europe et de participer à des festivals, ce qui m'a permis d'élargir mes horizons. J'ai pu voyager en Roumanie et en Lituanie, dans le bloc de l'Est, peu après l'éclatement de l'Union soviétique, et j'ai rencontré beaucoup de gens, avec des expériences de vie différentes. En ce qui concerne l'organisation d'un festival artistique, je pense que lorsque vous travaillez avec des artistes, vous devez faire preuve de beaucoup de patience car les gens ne se comportent pas comme des hommes ou des femmes d'affaires, ils ne font pas ce que vous leur demandez, ils ne suivent pas les règles, ils ont leur propre calendrier. Je pense qu'il faut donc accepter un certain degré de chaos et d'efforts personnels en général pour créer les conditions nécessaires afin que les gens puissent faire ce qu'ils ont à faire. Mais c'était

génial parce que j'étais très curieuse, je lisais énormément, et j'ai pu expérimenter de nombreuses formes différentes de performance et de création artistique à cette époque. Il y avait beaucoup d'art vivant dans les années 1990 et, comme je voyageais dans de nombreux festivals européens, j'ai eu la chance de découvrir des choses formidables ! Des choses terribles aussi d'ailleurs, ce qui vous donne des points de comparaison.

Katie Kheriji-Watts

Oui, je comprends. Donc, pour poursuivre sur cette idée d'élargir vos horizons en dehors du Royaume-Uni, je sais que de 2001 à 2010 à peu près, vous avez vécu aux États-Unis, en Turquie, puis en Belgique. Et je me demandais comment cette dizaine d'années hors du Royaume-Uni a influencé votre point de vue sur ce que signifie travailler dans le domaine culturel tout en étant parent.

Hettie Judah

En fait, j'étais assez contente de vivre avec de très jeunes enfants hors du Royaume-Uni, à Washington DC, qui offre une mentalité méridionale. Les gens se montrent très sympa, iels parlent à vos enfants et les reconnaissent. Puis j'ai déménagé en Turquie, où les enfants sont vraiment valorisé•e•s. Les enfants sont les bienvenu•e•s, que ce soit dans les restaurants ou les endroits publics. Là aussi, les gens parlent aux enfants et communiquent avec elleux. Quand je suis revenue au Royaume-Uni, mes enfants ont voulu parler aux gens dans le métro, à Londres. Mais les gens détournaient le regard parce que l'idée de parler à un•e jeune enfant dans le métro ou d'échanger un contact visuel semblait quasi interdite. Ce devait être assez horrifant, je pense, en tant qu'enfant, de sentir qu'on n'était pas du tout bienvenu•e dans le monde de la conversation adulte. C'était donc particulièrement agréable de les voir grandir dans des pays où, très jeune, il était possible discuter avec les gens dans l'espace public sans se sentir aliéné•e.

C'était également intéressant de découvrir les différents types de dispositifs mis en place pour les familles. En Turquie, les enfants sont très bien accueilli•e•s, mais il n'y a pas beaucoup d'infrastructures pour s'occuper d'elleux. Les trottoirs n'étaient pas très bons, ce qui compliquait la circulation des poussettes dans Istanbul. Il y avait des terrains de jeux, mais ils n'étaient pas particulièrement bien entretenus. Et malgré la présence de parcs publics, ce n'étaient pas des espaces très sûrs pour les enfants. Déménager en Belgique m'a ouvert les yeux ; le régime fiscal y est certes très élevé, mais les espaces publics sont formidables. Les terrains de jeux pour enfants sont très bien entretenus. Et il est également entendu que toutes les femmes vont travailler après avoir eu des enfants. C'est complètement normalisé, il y a donc une très bonne infrastructure en place pour soutenir celles qui travaillent. Il existe des centres de loisirs très bien organisés pendant les vacances. Toutes les écoles possèdent un service de garderie à la fin de la journée scolaire.

Tous les transports publics sont très bien adaptés aux déplacements en poussette ou avec de jeunes enfants.

Être parent et travailler en Belgique est incroyablement facile, alors que ce n'est absolument pas le cas en Grande-Bretagne. Les services de garde d'enfants sont exorbitants. Il n'y a pas de stages bon marché, donc, pendant les longues vacances, il faut jongler comme on peut entre ses fonctions de parent et ses responsabilités professionnelles. Et en général, les enfants, comme je disais (mais je pense que cela change un peu avec la nouvelle génération), ne sont pas spécialement bienvenu•e•s dans la sphère culturelle ou dans les lieux publics. Cela a donc moins à voir avec le fait de travailler dans la culture que celui d'être un parent qui travaille en général. C'est très intéressant de voir comment les choses peuvent changer selon les cultures et de découvrir la perception pour chacune du lien entre mère et professionnelle.

Katie Kheriji-Watts

J'aurais une autre question pour vous, mais nous y reviendrons un peu plus tard parce que je voudrais d'abord évoquer votre livre, qui s'appuie sur certaines recherches. En 2019, vous avez commencé un projet d'étude de l'impact de la maternité sur les carrières artistiques. Pourquoi vous être concentrée sur la maternité et non, par exemple, sur le terme plus neutre de parentalité ?

Hettie Judah

Eh bien, j'ai commencé à vouloir me pencher sur la maternité après que des études vraiment intéressantes ont examiné l'équilibre entre les genres dans le monde de l'art. Des rapports ont été publiés sur cette répartition au cœur des collections des musées, ainsi que sur la présence et la visibilité d'œuvres d'artistes féminines dans ces collections. Des études ont été menées sur le prix des œuvres d'art réalisées par des femmes lors de ventes aux enchères, ainsi que sur l'équilibre entre les sexes et la mobilité des classes dans les arts en général. Certaines de ces études ont fait apparaître un équilibre approximatif entre les hommes et les femmes (ou les filles et les garçons) qui étudiaient l'art au lycée et à l'université. En début de carrière, il y avait encore une certaine parité entre les sexes. Mais une grande division est apparue au niveau de leur représentation par les galeries. Assez souvent, les artistes sont présenté•e•s par des galeries au début de leur trentaine. Soudainement, il semble que leurs carrières ont drastiquement divergé. Les hommes obtenaient beaucoup plus d'expositions institutionnelles, ils participaient à davantage de biennales, leur art se vendait (en général) mieux, mais aussi à des prix plus élevés. J'étais curieuse de savoir ce qui provoquait cette scission, cette bifurcation. Bien sûr, on peut avancer que « c'est juste du sexisme à l'ancienne », mais j'ai aussi pensé que c'était le résultat de quelque chose qui arrive aux femmes (à beaucoup d'entre elles du moins) dans

la trentaine : fonder une famille. J'étais curieuse de savoir si ce facteur avait un impact sur l'équilibre entre les sexes dans le monde de l'art. Et j'ai pensé que c'était une question à se poser.

On m'a demandé d'écrire un court essai pour l'une de ces études, celle de la Freelands Foundation sur [la représentation des femmes artistes en Grande-Bretagne](#). J'ai lancé un appel aux artistes féminines sur les réseaux sociaux pour leur demander si elles étaient d'accord pour que je les interroge sur l'impact de la maternité sur leur carrière. Et j'ai reçu un très grand nombre de réponses ! Les gens relayaient mon appel un peu partout. J'ai fini par réaliser une cinquantaine d'entretiens plutôt complets. C'était une expérience très émouvante, qui a révélé que cette question n'avait jamais été posée aux artistes auparavant. Elles avaient le sentiment qu'elles devaient impérativement cacher leur statut de mère dans le monde de l'art et ont clairement ressenti que cela avait un impact énorme sur leur carrière.

La question de la « maternité » par rapport à celle, plus neutre, de la « parentalité », revient souvent. Les gens ont des sentiments assez forts à ce sujet. Certaines personnes sont convaincues que le terme de « mère » doit être conservé. J'ai posé la question, par exemple, à mes contemporain•e•s qui travaillent en Inde - ou dans d'autres cultures où la figure de la mère est extrêmement importante - et iels sont convaincu•e•s qu'il faut conserver le terme de « mère ». Il y a aussi ce sentiment qu'en perdant le terme de « mère », toute cette histoire de travail que les mères ont dû accomplir dans l'ombre pendant des siècles disparaît. Mais il y a également je pense le sentiment qu'à force d'utiliser le terme de « mère », tout ceci finit par devenir un problème de femmes plutôt qu'un problème de société. Et ce à quoi nous travaillons vraiment ici, c'est à l'égalité des sexes et à l'idée qu'il devrait y avoir un équilibre dans le travail d'éducation des enfants. Je ressens très vivement ces deux perspectives. Bien sûr, l'objectif à long terme est d'œuvrer à une plus grande égalité et de faire en sorte que ce problème soit perçu comme une question de société plutôt qu'un simple problème de femmes. Mais il est également important de reconnaître qu'il existe actuellement un énorme écart de rémunération et un énorme écart de traitement entre les sexes et que (surtout comme l'a révélé la pandémie) la majeure partie des soins aux enfants incombe toujours aux femmes.

Katie Kheriji-Watts

C'est tellement révélateur des tensions importantes de notre époque, à savoir le choix du langage et la nécessité de s'assurer que l'on transmet les bonnes valeurs. Je trouve particulièrement intéressant que vous vous attaquiez à ce problème ; trouver le bon équilibre entre les deux et essayer d'être autant inclusif•ve que possible n'est pas tâche facile. Dans la même veine, vous avez synthétisé les résultats de vos recherches dans un livre intitulé

How not to exclude artist-mothers (and other parents) (Comment ne pas exclure les artistes-mères (et les autres parents)) que j'ai eu le privilège de lire avant sa sortie officielle en octobre 2022. À qui le titre de votre livre s'adresse-t-il ?

Hettie Judah

C'est un titre très ouvert. Je pense, comme je le dis dans l'introduction, que les parenthèses contiennent plus de personnes qu'il n'y en a en dehors. Ainsi, par « et les autres parents », je n'entends pas seulement les pères et les parents qui ne s'identifient pas aux mères. Je pense que cela s'étend également à d'autres travailleur•euse•s artistiques et à d'autres personnes issues de nombreuses sphères culturelles différentes. Bien que ma formation soit spécifiquement axée sur les arts visuels, je pense que de nombreuses questions abordées dans le livre sont probablement vivement ressenties dans le théâtre, le cinéma ou la musique, par exemple. Et je sais que j'ai rencontré (de différentes manières) beaucoup de problèmes similaires en tant qu'écrivaine et en tant que personne travaillant dans la presse et les magazines. En fait, comme corollaire à ce livre, je suis sur le point de lancer une nouvelle entreprise appelée Artworking Parents Alliance, ici au Royaume-Uni, un réseau de soutien pour les parents travaillant dans le domaine des arts, parce qu'il y a beaucoup de choses qui ne sont pas abordées correctement, il n'y a pas de protocoles bien établis autour de points tels que le congé de maternité. Et on s'attend aussi à ce que les gens soient disponibles tout le temps. Je pense donc que ce livre ne sera pas seulement (je l'espère !) utile aux artistes, mais qu'il sera, au minimum, inspirant, galvanisant, voire exaspérant pour certain•e•s, et utile à toutes sortes de personnes travaillant dans la sphère culturelle.

Katie Kheriji-Watts

L'un des chapitres sur les résidences fait une distinction importante entre le concept « adapté aux enfants » et « adapté aux parents ». Quelle est cette différence ?

Hettie Judah

Nous savons toutes et tous que les musées offrent, dans une plus ou moins grande mesure, des dispositifs pour les familles notamment. Par exemple, dans un musée — un musée vraiment charmant comme le Bozar à Bruxelles ou l'Art House à Wakefield — vous pouvez retirer une petite boîte d'activités à faire avec vos enfants et ils peuvent profiter d'une belle expérience intégrée. C'est une activité pensée pour les familles. Une activité centrée sur l'enfant. Il y a une différence cruciale avec une activité adaptée aux parents, dans laquelle leurs propres besoins sont également pris en compte. Et les besoins des parents ne sont pas seulement liés au soin qu'on leur apporte, ils sont aussi liés à la vie intellectuelle et à sa prise en compte. Ainsi, une activité adaptée aux parents peut les inclure en tant que

spectateur•rice•s, à une conférence d'artiste, à une projection ou à une sorte de performance en direct, où les enfants sont les bienvenus, mais ce sont essentiellement les besoins des parents de vivre une expérience culturelle, de nourrir leur esprit, qui sont pris en compte. C'est une différence majeure que j'évoquerais pour couvrir les expériences culturelles en général. Je pense qu'il est très important de faire cette distinction, car les parents ne sont pas seulement là pour s'occuper de leurs enfants. Ce sont toujours des personnes qui réfléchissent, qui réagissent et qui ont aussi des besoins sociaux. Ils ont des besoins intellectuels, des besoins culturels.

Pour ce qui est des résidences, c'est quelque chose de très particulier. Certaines résidences peuvent être adaptées aux enfants, inviter un•e artiste à venir avec son ou ses enfants ou inclure un•e partenaire ou un•e autre adulte en soutien pour s'en occuper. Mais une résidence peut aussi se révéler flexible dans sa façon de répondre aux besoins des parents. Il ne s'agit pas nécessairement d'amener les enfants sur place, mais d'offrir une résidence qui permette aux parents de disposer de temps loin de leurs enfants, qui soit flexible par rapport aux besoins de soutien familial. Ainsi, plutôt que de dire de manière quasi dogmatique « notre résidence dure un mois, elle doit se dérouler en une seule fois, un point c'est tout », on peut travailler avec l'artiste pour créer une résidence qui réponde à ses besoins.

Par exemple, si un père ou une mère rencontre des difficultés à faire garder ses enfants pendant un mois entier, iel pourrait peut-être diviser ce mois en quatre semaines réparties sur une année, par exemple. Iel pourrait alors travailler avec son partenaire (le cas échéant), avec la famille ou des ami•e•s pour mettre en place un réseau de garde qui puisse accueillir ses enfants pendant cette période et lui permettre de venir en quatre sessions différentes. Ou bien iel pourrait dire : « Vous savez, je tiens beaucoup à cette résidence pour ma carrière. Mais même si c'est vraiment important pour moi de passer du temps loin de mes enfants, je vais avoir du mal à en prendre autant. J'aimerais néanmoins pouvoir bénéficier d'une partie de la structure fournie par cette résidence. » Cela peut prendre la forme d'un mentorat, d'un travail vers un objectif spécifique. Il peut s'agir simplement de dire : « Je vais réserver ce mois pour réfléchir à mon travail d'une manière particulière, en vue d'une présentation, mais je ne pourrai pas tout faire sur place. Pourriez-vous faire un effort pour que, sur ce mois, je passe peut-être deux semaines sur place et que, pendant les deux suivantes, je bénéficie également du mentorat offert par cette résidence, puis que je sois représenté•e lors de la sortie de résidence et que je puisse ajouter le prestige de cette expérience à mon CV ». Cela permet de continuer à bénéficier de certains des avantages de la résidence. Et en tant que parent, personnellement je ferai vraiment en sorte que chaque moment travaillé sur place compte et je tirerai le maximum du mentorat et des autres structures à disposition, même sans être sur place.

Katie Kheriji-Watts

Parmi les points soulignés dans votre livre, l'un va un peu à l'encontre d'une idée reçue : les travailleur•euse•s artistiques avec enfants, surtout en bas âge, ne veulent ou ne peuvent pas voyager. Vos recherches montrent que pour beaucoup, ce n'est tout simplement pas vrai. Vous soulignez même l'importance de pouvoir s'éloigner du quotidien pour de nombreuses personnes ayant des responsabilités familiales.

Hettie Judah

Oui. Encore une fois, ce que je souligne dans le livre est que les artistes-parents ne forment pas un bloc monolithique. Iels ont tous des désirs et des besoins différents, se sentent à l'aise avec des choses différentes. Je pense que pour toute personne qui a connu un bouleversement dans sa vie (développer une maladie avec un impact important sur la santé mentale, devoir s'occuper de quelqu'un•e ou fonder une famille), il est crucial de pouvoir disposer de ce moment de pivot, de redémarrage ou de recharge des batteries pour réimaginer sa carrière ou la forme d'art vers laquelle tendre. Je pense donc que, comme vous l'avez dit, pour des parents en particulier, une résidence peut se révéler indispensable à ce moment de réinitialisation, presque de contemplation, cette sorte d'étape loin du quotidien.

Certain•e•s artistes sont convaincu•e•s de vouloir passer cette étape avec leur famille, avec leurs enfants. Et d'autres du contraire ; iels ont besoin de calme, de se vider la tête. Certain•e•s artistes veulent commencer à travailler avec leurs enfants. Pour les besoins de mes livres, j'ai interviewé des artistes qui ont développé une pratique pleinement collaborative avec leurs enfants. (D'ailleurs, je suis en train de monter une exposition qui présentera des œuvres d'artistes réalisées avec leurs enfants). D'autres artistes font de l'art complètement abstrait, ou très politique, ou sur le temps profond géologique et veulent conserver un certain cloisonnement entre elleux et leurs enfants, une séparation entre leur vie de famille et leur vie en studio, qui leur permet de rester sain•e•s d'esprit. Les besoins sont donc très différents. Mais comme vous le soulignez, l'offre d'une résidence, sorte de moment charnière pour se ressourcer et se repenser, peut se révéler incroyablement importante pour les parents.

Katie Kheriji-Watts

Un obstacle particulier, de mon point de vue du moins, tient au fait que les gens ne savent pas toujours où trouver des résidences, surtout celles adaptées aux parents.

Hettie Judah

C'est vrai. Nous n'en avons pas encore parlé, mais j'ai rédigé un manifeste il y a environ un an avec tout un groupe d'artistes, qui s'adressait spécifiquement aux résidences et aux

institutions pour les aider à [mieux traiter les artistes-parents](#). Depuis lors, j'ai été en contact avec un grand nombre d'organisations d'artistes-parents et d'artistes-mères. Il y en a absolument partout dans le monde. Je suis en contact avec des gens au Japon, en Indonésie, en Corée, au Brésil, parce que c'est évidemment... je déteste appeler la maternité un « problème », mais c'est un phénomène qui a un impact sur les artistes où qu'ils soient. Il existe des organisations et des réseaux extraordinaires un peu partout, mais ils ne sont pas toujours très faciles à trouver. Je suis souvent contactée par de nouveaux parents qui me disent : « Je me sens complètement isolé•e. Je me sens vraiment seul•e. J'ai l'impression d'être la première personne à avoir vécu cette expérience. Je ne sais pas vers qui me tourner. Je ne peux pas travailler, et aucun•e de mes ami•e•s artistes ne me parle parce que j'ai un bébé. Que dois-je faire ? » C'est vraiment triste parce qu'il existe d'excellentes organisations desquelles iels pourraient se rapprocher, mais elles sont très difficiles à trouver.

Donc, ce que j'aimerais faire, c'est créer un site wiki qui réunisse toutes ces différentes organisations dans le monde. Il serait autonome et open source, de sorte que chacune de ces organisations puisse avoir sa propre page, qui renvoie à son site web. Il s'agirait d'une plateforme centrale à partir de laquelle les gens pourraient accéder à des résidences, à des réseaux ou à des organisations qui décernent des prix. Qu'il s'agisse de personnes qui apportent un peu de soutien ou d'une résidence à échelle locale comme internationale, iels pourraient taper quelques termes de recherche et trouver quelque chose qui leur convienne. Cela pourrait vraiment aider les gens ! Pour l'instant, je n'ai pas les moyens de le mettre en place, mais je pense que ce serait très facile. J'ai un énorme document qui recense une centaine d'organisations que je pourrais insérer directement, sachant que sur un site wiki, les gens peuvent aussi s'ajouter s'ils ont une nouvelle organisation ou s'ils ont quelque chose à apporter. Mais cela signifie aussi que les gens peuvent se retirer ou gérer la façon dont iels sont représenté•e•s. Il n'y a pas d'organisation centrale, ni de responsable de façon centralisée, ce serait une sorte d'agence qui permettrait aux gens de gérer la façon dont iels apparaissent sur le site. Cet outil pourrait être très précieux pour les gens. Si j'arrive à le mettre en place, ce serait une très bonne chose.

Katie Kheriji-Watts

Vous évoquez également, il me semble, une perspective plus large : la nécessité pour les organisations de prendre position en annonçant : « Nous sommes favorables aux parents, voici comment nous pouvons vous aider et voici les mesures que nous mettons en place », et de communiquer très clairement sur le fait que c'est quelque chose qu'elles appliquent ou du moins qu'elles commencent à prendre en compte.

Hettie Judah

Oui, la première étape, et la plus importante, est simplement de signifier que vous êtes intéressé·e par l'accueil d'enfants dans votre résidence ou dans votre institution. Ce tout premier geste fait une énorme différence ! Comme je le souligne dans mon livre, il ne s'agit pas de mettre en place de nouvelles infrastructures très onéreuses. Bien souvent, c'est une question de courtoisie élémentaire. Il s'agit d'être poli·e avec les gens. Il s'agit d'anticiper. Il s'agit de demander aux gens leurs besoins et leurs désirs. Il s'agit de faire preuve d'un peu de flexibilité. Il s'agit d'échanger plutôt que de présupposer, par exemple, qu'une artiste enceinte ne sera plus intéressée par une commande pour l'année suivante, qu'un·e artiste qui a une jeune famille ne voudra plus d'une résidence. Il s'agit de s'intéresser à ce que les artistes veulent et de prendre le temps de la réflexion.

Il existe en plus une culture néfaste dans le monde de l'art qui consiste à exiger beaucoup de travail non rémunéré de la part des artistes. On attend d'eux qu'ils soient disponibles et présent·e·s 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, on leur demande des choses à la dernière minute, ce qui est particulièrement difficile si vous avez des responsabilités familiales. Il faut donc s'éloigner de cette culture assez toxique qui n'est bonne pour personne. Elle n'est bonne pour aucun·e artiste, mais nous avons tous·tes l'impression que si nous n'y participons pas, si nous ne nourrissons pas la bête, nous serons en quelque sorte exclu·e·s et considéré·e·s comme « difficiles ». Je pense donc que, pour nous tous·tes, il s'agit avant tout de se traiter avec respect et de faire preuve de considération. C'est ce qui fera une grande différence. Il ne s'agit pas de s'assurer qu'il y a des protections dans les escaliers et des caches pour les prises de courant, ou, vous savez, procéder à des tas de changements coûteux. Le changement le plus important, comme vous le soulignez, consiste simplement à dire « c'est une résidence adaptée aux parents, nous pouvons être flexibles ».

Katie Kheriji-Watts

Je voudrais poursuivre avec certains aspects peu glorieux que vous évoquez sur le monde de l'art et la façon dont les gens se comportent (au sens vraiment général). Dans votre livre, vous citez l'artiste Hito Steyerl, qui affirme que « le travail gratuit et l'exploitation débridée constituent la matière noire invisible dont se nourrit le secteur culturel ». J'aimerais que vous nous expliquiez un peu comment cette vérité en particulier s'entrecroise avec votre travail de critique d'art. Je vous pose la question parce que l'année dernière, j'ai écouté une excellente [interview d'une critique gastronomique, Tejal Rao](#), dans laquelle celle-ci disait avoir beaucoup réfléchi à ce qui fait un bon restaurant. Si les gens sont exploité·e·s à tous les niveaux, comment un restaurant peut-il être bon ? Et je me demandais si cette question avait eu un impact sur la façon dont vous concevez ou percevez votre rôle de critique d'art.

Hettie Judah

Le Royaume-Uni a récemment fait l'objet de nombreuses discussions, notamment de la part d'une organisation appelée Industria qui, l'année dernière, a recueilli les témoignages d'artistes sur les cachets perçus de la part de diverses organisations. Bien souvent, ce sont les organisations les plus anciennes et les plus prestigieuses qui partent du principe que les artistes peuvent fournir une énorme masse de travail pour des honoraires très bas.

De mon côté, c'est difficile parce que je pense que cela relève vraiment de la critique institutionnelle, ce qui n'est pas vraiment mon cas. J'ai beaucoup écrit sur le manque de mobilité sociale dans le monde de l'art. Et je suis souvent consternée lorsque je lis des articles sur les pratiques terribles qui ont cours dans les organisations artistiques britanniques, lorsque l'on se rend compte que, par exemple, la politique de diversité en matière d'embauche ne s'applique qu'aux niveaux inférieurs d'une organisation, laquelle n'est pas prête à être changée de l'intérieur par les jeunes gens brillant•e•s qu'elle emploie. Les gens sentaient qu'il y avait un plafond de verre et qu'iels faisaient juste office de poudre aux yeux. C'est absolument choquant et écœurant quand vous découvrez des rapports sur ce genre d'états de fait. Cela me consterne et m'inquiète beaucoup dans la mesure où j'encourage les jeunes à s'intéresser aux arts. J'éprouve un profond malaise à évaluer des expositions dans des organisations dont je connais les mauvaises pratiques en matière d'emploi et de traitement des artistes.

Mais je pense que dans une certaine mesure, en tant qu'écrivaine, quand je demande des citations aux artistes et des interviews dans la presse, c'est aussi un travail non rémunéré. Je suppose que quand vous proposez une exposition, on s'attend à ce que vous fassiez un peu de relation presse et de publicité. Mais c'est une prérogative de l'artiste de ne pas le faire. Et je respecte vraiment les gens qui ont la force de dire : « En fait, je ne vais pas faire d'apparition personnelle dans la presse, et je préfère qu'un•e critique vienne et réagisse à mon travail ».

Katie Kheriji-Watts

Ne vous inquiétez pas, je ne vous jette pas la pierre. J'ai simplement trouvé très intéressante l'idée que la critique pourrait potentiellement inclure quelque chose de plus large qu'une expérience purement esthétique. Qu'elle pourrait comprendre, du moins pour certaines personnes qui écrivent des critiques, un examen des conditions dans lesquelles cette expérience esthétique est produite.

Hettie Judah

C'est assez drôle parce que lorsque je travaillais dans l'édition, j'ai utilisé le paradigme de l'alimentation pour évoquer les pratiques financières d'un•e certain•e éditeur•rice (qui restera anonyme). Un•e ami•e spécialiste de l'alimentation m'avait dit que quand on achète un

poulet et que son prix se situe en dessous d'un certain montant, cela signifie que quelque part, quelque chose s'est mal passé – le poulet a été maltraité, il n'a pas reçu de nourriture de qualité, les personnes qui travaillent pour produire ce poulet n'ont pas été suffisamment payées. C'est aussi le cas, par exemple, des maisons d'édition qui essaient constamment d'obtenir des images sans en payer les droits aux artistes. Les artistes sont beaucoup exploité•e•s ! La plupart sont très mal payé•e•s. Et malheureusement, comme c'est le cas à bien des égards dans différents secteurs de la société, les artistes qui ont les moyens de s'assurer que leurs droits sont protégés et payés sont généralement ceux qui disposent déjà d'une infrastructure assez solide parce qu'ils sont déjà bien rémunéré•e•s pour leur travail. Ce sont donc bien les artistes « au bas de l'échelle » qui doivent effectuer la majeure partie du travail non rémunéré. Il y a tellement de travail non rémunéré dans le monde de l'art, c'est effarant.

Katie Kherji-Watts

Je voudrais profiter de votre longue expérience professionnelle dans les médias et l'édition pour élargir encore le curseur sur certaines de ces questions. En particulier parce que votre livre comporte six chapitres principaux, tous excellents, qui détaillent différents aspects de l'écologie du monde des arts visuels tels que l'enseignement supérieur, les galeries privées et les résidences (dont nous avons déjà parlé). Je dois dire que, pour moi, il manquerait peut-être un chapitre — surtout sachant que vous êtes journaliste et autrice — consacré aux médias. Ce que je veux dire par là, c'est que beaucoup d'organes de presse traditionnelle ont, par le choix de leurs sujets et de leur traitement, contribué à créer ce mythe de l'artiste détaché•e ou sans charge familiale, ou simplement en n'incluant pas forcément cet élément dans le récit ou l'histoire d'un•e artiste. Je me demandais quelle est selon vous la part de responsabilité dans l'exclusion des artistes-parents ?

Hettie Judah

J'en parle un peu dans le chapitre intitulé « L'atelier de l'artiste », où j'examine la façon dont l'atelier est devenu une sorte de lieu mythique très fétichisé dans les médias. L'artiste apparaît comme un sujet libre dans son studio, capable de créer loin du monde du travail. Nous avons indéniablement connu une sorte de « *lifestyilisation* » du monde de l'art. Lorsque j'écrivais pour le *New York Times*, il fallait présenter de magnifiques artistes dans un studio à l'esthétique très léchée. Il y avait cette idée que l'artiste devait avoir une maison sympa à photographier. Alors que la plupart des artistes n'ont pas le genre de stabilité financière qui permette de vivre ou de travailler dans un endroit propice aux photos de luxe. Je n'aime pas particulièrement ce genre de « *lifestyilisation* » du monde de l'art. C'est quelque chose qui m'a mise très mal à l'aise et à laquelle je ne voulais pas participer, ce qui explique un peu pourquoi j'ai arrêté d'écrire pour certaines publications. Cela fait aussi partie de la planète

Instagram dans laquelle tout le monde semble être parfait•e et vivre une vie facile et luxueuse. Ce qui n'est bien sûr qu'une totale illusion.

C'est intéressant que vous parliez des médias traditionnels. Je pense que les médias sociaux d'aujourd'hui sont en fait beaucoup plus toxiques, peut-être, dans la mesure où tout le monde donne l'impression d'avoir une vie merveilleuse avec des enfants adorables, toujours incroyablement mignon•e•s et bien habillé•e•s, une vie terriblement productive qui n'affiche que des succès. Bien sûr, il y a des gens qui s'opposent fortement à cela. Je pense que j'ai eu la chance d'avoir des enfants à une époque où les réseaux sociaux n'existaient pas encore. Mais je pense que beaucoup de personnes avec enfants en bas âge, à l'ère des médias sociaux, trouvent le « mumstagram » (*ou la vie des mamans sur Instagram, NDLT*) assez difficile et même parfois assez toxique. D'une certaine manière, c'est donc presque plus pernicieux de nos jours que les journaux.

Mais pour ce qui est du monde de l'édition, il se trouve que cela fait quelques années que j'essaie de faire publier un livre qui étudie l'art et la maternité à travers les âges, et il est constamment rejeté au motif que c'est un sujet niche. Ce n'est pas considéré comme intéressant pour les gens. Vous savez, la maternité a été beaucoup représentée dans l'Histoire, mais principalement par des hommes. Et en particulier en Europe, elle a été largement dépeinte à partir d'une tradition catholique où les mères sont soit la Sainte Vierge, soit une sorte de femme de mauvaises mœurs qui se retrouve à la rue avec son enfant après avoir eu (Dieu nous en préserve !) des relations sexuelles à des fins non reproductives, soit une sorte d'« ange du foyer » de l'époque victorienne. Il faut vraiment, je pense, commencer à regarder de près l'expérience de la maternité ou de la parentalité telle que vécue par les premières personnes concernées. Beaucoup d'art, surtout de l'époque de l'avant-garde féministe, risque d'être oublié parce qu'il n'a jamais été inscrit dans l'histoire de l'art de cette période. Vous savez, c'est toujours pareil. Si vous n'êtes pas visible, il est difficile de vous situer dans l'histoire de l'art, et dans ce monde de l'art.

Katie Kheriji-Watts

J'ai une dernière question pour vous, si vous le voulez bien. Bien sûr, vos intérêts professionnels et littéraires vont bien au-delà du thème de la parentalité. Et je sais que l'un de ces centres d'intérêt est le désir des femmes et la façon dont il est représenté culturellement. Je voulais donc vous demander ce que vous désirez le plus en ce moment pour le monde de l'art à un niveau international ?

Hettie Judah

Oh... Eh bien, le désir des femmes qui m'intéresse est surtout sexuel, et je dois dire que je n'ai pas de sentiment libidinal envers le monde de l'art...

Katie Kheriji-Watts

C'est sûrement mieux ainsi !

Hettie Judah

Mais mon souhait pour le monde de l'art... c'est vraiment intéressant. Évidemment, lorsque la pandémie a frappé, il y a eu beaucoup de discussions sur le fait que tout devait ralentir, que les gens devaient faire le point et développer des pratiques plus durables. Et bien sûr, dès que les choses ont commencé à se redresser, nous sommes revenu•e•s directement aux bonnes vieilles méthodes et tout le monde vole à nouveau tout autour du globe. On a l'impression d'être revenu aux excès de l'ère prépandémique.

Mon grand vœu pour le monde de l'art, en fait, serait qu'il fasse vraiment le point et qu'il commence à envisager des pratiques plus durables. Plus durables d'un point de vue environnemental, avec donc moins de voyages. Mais aussi plus durables du point de vue de la santé mentale, car je ne pense pas qu'il soit sain pour qui que ce soit de se déplacer constamment, de devoir surproduire en permanence. Pour les artistes, cette pression de surproduction afin de répondre aux exigences des galeries qui ont tout le temps besoin de remplir les stands des foires d'art est énorme, c'est vraiment stressant et désagréable. Je pense qu'une grande quantité d'art produit finit dans les ports francs ou en réserve, simplement achetée comme une catégorie d'actifs. Je ne pense pas que cette sorte de marché de l'art hyper-accélééré fasse du bien à qui que ce soit, en fait, parce qu'elle ne permet pas nécessairement à plus de gens d'entrer dans le monde de l'art. Cela finit, à mon sens, par mettre la pression sur quelques personnes qui développent alors une sorte de production d'œuvres industrielle. Mon grand désir pour le monde de l'art est donc, je suis désolée de le dire, franchement pas un désir sexy, mais plutôt un désir de durabilité, à la fois sur le plan environnemental, interpersonnel et psychologique à long terme.

Katie Kheriji-Watts

La santé et le sexe peuvent aussi aller ensemble...

Hettie Judah

Oui, d'ailleurs si nous arrêtons de voyager, nous aurons peut-être plus de temps et d'énergie pour le sexe !

Katie Kheriji-Watts

Hettie, j'ai pris un immense plaisir à discuter avec vous. J'aime beaucoup ce livre. Ou plutôt, j'aime que vous l'ayez écrit. Beaucoup de ses pages sont vraiment difficiles à lire. Mais je

suis très contente que vous l'ayez publié. Beaucoup de livres et d'autres choses tournent autour de ce sujet, c'est donc un exemple de plus de l'importance de cette question pour ouvrir la parole et écouter les personnes les plus concernées. Merci donc à vous.

Hettie Judah

Merci de m'avoir invitée, Katie.

Cet épisode a été commandé par [On the Move](#), produit avec le soutien du ministère de la Culture, et monté par [Émilie Wadelle](#).

[Amandine Jean](#) a traduit cette conversation de l'anglais vers le français.

Vous pouvez retrouver Points of Entry en ligne sur pointsofentry.com et instagram.com/pointsofentry.

une commande de

**ON
THE
MOVE**

produit avec le soutien de

